

La Maison-Dieu, 174, 1988, 7-20

Paul DE CLERCK

SACREMENTS ET ACTE DE FOI *Une approche nouvelle ?*

UN événement dans le monde de la pastorale sacramentelle française ! 200 participants, la plupart responsables diocésains des Commissions de Pastorale sacramentelle et liturgique (une moitié), de Musique liturgique (un quart) et d'Art sacré (un sixième), réunis pendant trois jours sous les auspices du CNPL, avec la participation de deux évêques (le Président et un membre de la Commission épiscopale de liturgie et de pastorale sacramentelle).

Un événement : pour les seuls participants, ou pour l'Église qui est en France ? Pour répondre à cette question, examinons d'abord le projet, tel qu'il a été présenté par les organisateurs, décrivons la réalisation, et réfléchissons aux enjeux, questions et interprétations possibles de la session.

LE PROJET

L'idée de convoquer pareille rencontre remonte à la fin de l'année 1986. La première formulation du thème indiquait : « La demande sacramentelle et son évolution. » Oui, encore et toujours ! Mais la feuille de lancement diffusée en décembre 1987 portait en son premier paragraphe : « Quelle est la foi qui motive ces demandes (de sacrements) ? Faut-il poser autrement cette question ? »

Le titre donné à la rencontre signalait cette volonté de déplacement ; il ne mentionnait plus la demande de sacrements, mais portait : « Sacrements et acte de foi. » Au point que certains n'ont pas saisi d'emblée l'angle d'attaque qui leur était proposé et le renouvellement dans la manière d'aborder les questions pastorales de la demande des sacrements.

Au matin du premier jour, Jean-Louis Angué, directeur du CNPL, introduisit le travail, en affirmant que la session, délibérément théologique, avait pour but d'approfondir les rapports entre l'acte de foi et les sacrements, et qu'elle laisserait donc entre parenthèses le contenu de la foi, tout comme les œuvres qui en découlent. Il proposa quatre approches :

1. *l'originalité de l'acte de foi, par rapport à des opinions ou des croyances ;*
2. *le mouvement même de la foi en acte, avec le désir de bonheur qu'elle comporte ;*
3. *l'action sacramentelle, comme expression de la foi ;*
4. *le rapport entre l'acte de foi, la célébration des sacrements et l'appartenance à l'Église.*

Quatre approches, qui étaient en fait les quatre étapes du travail.

Dans les couloirs, ces lieux privilégiés des sessions, des questions déjà s'échangeaient : « Où les organisateurs veulent-ils nous mener ? Qu'ont-ils derrière la tête ? » ou même : « Quelles conclusions sont-ils déjà occupés à préparer, derrière notre dos ? » A ces questions, la réponse officielle était celle-ci : nous voulons étudier

théologiquement le rapport entre l'acte de foi et les sacrements, et voir ce que donne l'adoption de ce point de vue. Pour sa part, la feuille de lancement de décembre 1987 avait déjà précisé : « On peut espérer que cet effort pour constituer une théologie de l'acte de foi engagé dans la médiation sacramentelle permettra de reformuler un certain nombre de questions et de préoccupations des pasteurs devant les tâches et les difficultés de la pastorale des "demandeurs de sacrement". »

La visée était donc bien un déplacement de problématique. De fait, on ne proposait plus de réfléchir sur « les sacrements livrés à l'incroyance », comme dans les années soixante, ni sur « évangélisation et sacrement » comme lors de la décennie suivante (points de vue qui reflétaient les préoccupations des pasteurs par rapport à leur action), ni sur la question de type psychosociologique des motivations des demandeurs. Le projet était de porter le regard sur *l'acte de foi opéré par la réalisation même des célébrations sacramentelles*.

Ce déplacement se manifestait aussi par la place privilégiée donnée à la musique et aux autres arts sacrés. Les participants à Francheville I se souviennent certainement de l'effort artistique réalisé à cette occasion : décoration des lieux et bouquet de fleurs en chaque chambre ! Là, le souci était d'agrémenter le séjour des participants. Ici, les arts étaient intégrés dans la démarche de réflexion proposée aux sessionnistes : « sous leurs formes exceptionnelles ou ordinaires, disait la feuille de lancement, ils sont aussi des *supports constitutifs* de cette "tradition de la foi" qui s'effectue dans la liturgie et le culte chrétien ».

Tel était donc le projet. Que s'est-il passé ?

LA RÉALISATION

Première Journée : l'acte de foi

La première journée commença par un très bel exposé de Fr. Bousquet, enseignant à l'Institut Catholique de

Paris, sur « La foi dans sa spécificité » (cf. le texte des conférences dans ce même cahier). Il plaida pour une *réévaluation* de l'acte de croire, contre ses dévaluations objectivantes et rationalisantes, telles qu'on les trouve dans les catéchismes antérieurs au dernier Concile (« Je crois fermement toutes les vérités... »). Il critiqua la réduction de l'acte de foi à un acte théologique, et montra qu'il s'origine bien plutôt dans les puissances profondes de l'être humain. Il présenta donc l'acte de foi comme un acte humain fondamental, repris et purifié dans l'acte de foi théologal. Proposant l'acte de foi comme une communication d'existence, une relation à l'autre/Autre et un acte en devenir, il a conclu en affirmant que la vérité est déjà dans le chemin qui y mène. Au vol, on put noter des expressions comme « la noblesse de l'acte humain de croire », « la joie et la liberté de croire ». Le ton était donné, les perspectives s'ouvraient.

En fin de matinée, on put se régaler d'un montage audiovisuel préparé par le Comité national d'art sacré et présenté par Jean-Yves Hameline, avec le brio qu'on lui connaît¹. Chaque image était l'occasion d'une parole mettant admirablement en lumière la foi qui portait ces personnages, dans leurs actes les plus simples. La parole était traversée par une foi dans les personnes, comme dans les objets. L'A. introduisit des thèmes nouveaux, situés cependant dans le droit fil de l'exposé qui précédait : l'homme pris dans les signes, pris par les signes et par les images, pris aux signes et à la concupiscence du voir. Comment en sortir, sinon en laissant sa place au rituel, dont le propre consiste précisément à faire à chacun le don de sa place ? Beaucoup d'auditeurs ont encore à l'oreille des phrases comme celle-ci : « Toute la question du rituel est de savoir quel taux de fiction

1. Certains furent mal impressionnés par la qualité des photos, ou par le fait que les images servaient en fait à illustrer le texte, et non l'inverse. Remarques pertinentes, mais qui ne ruinaient aucunement l'intérêt intrinsèque de l'opération qui ne se situait pas dans la technique du montage.

accepter pour que le Corps existe sans violence, et que la Vérité puisse advenir ? »

L'après-midi, on passa à la deuxième étape. Elle consistait en un exposé de Jean-Yves Hameline intitulé « La foi sur son axe fondamental : pour une théologie de l'acte de foi. » Il tint délibérément à faire place aux chrétiens à la foi plus ou moins formée, pas mécréants pour autant, mais reçus « en leur place » à l'église, en des moments cruciaux de leur existence. La perspective du matin était non seulement maintenue, mais renforcée, puisque l'A. n'hésita pas à affirmer que tout sujet humain ne peut se constituer qu'à partir de la foi ; il n'est pas d'existence sans cette *foi commune* (mieux que « humaine ») dont le monde est plein. Croire en soi, croire dans le nom qui a été prononcé sur soi, croire en la place que chacun reçoit : voilà ce qui peut s'opérer grâce au rituel, qui offre la place marquée, non occupée, et s'avère donc fondamentalement anti-narcissique. Si la foi comporte des dimensions ecclésiales, ne faut-il pas reconnaître qu'elle est aussi individuante ? « Une pastorale qui méconnaîtrait ces fondements anthropologiques de la foi ne mériterait pas son nom. »

L'art, le soir, prit le relais. G. Beyron, responsable du secteur musical du CNPL, puisa dans son vaste répertoire quelques morceaux choisis, pour nous faire entendre, avec sa modestie habituelle, que si la musique n'est pas la foi, elle peut nous faire saisir ce qui en constitue le mouvement. Il proposa l'audition de quatre extraits, fort divers :

— Cl. Monteverdi, « Duo seraphim clamabant », n° 7 des « Vêpres de la Bienheureuse Vierge Marie ».

— J.S. Bach, Messe en si, « Symbolum Nicenum », duetto « Et in unum Dominum ».

— F. Liszt, Christus, n° 8 : « Tu es Petrus ».

— O. Messiaen, « Et exspecto resurrectionem mortuorum », 1964.

Après chaque audition, G.B. montra comment le compositeur, dans la ligne de son génie propre, avait fait appel à des moyens musicaux spécifiques pour mettre

en relief les éléments religieux qui lui paraissaient centraux, nous entraînant ainsi dans un mouvement sonore de foi.

Ceux qui avaient eu du mal à suivre les exposés comprirent sans doute mieux leur visée, par la réalisation même de ce que les conférences avaient cherché à montrer.

En fin d'après-midi, les participants avaient été conviés à un travail de groupe, destiné à mieux assimiler les exposés et à y réagir. L'objectif de la session ne paraissait pas clair pour beaucoup. Et les questions surgissaient : « Que veut-on nous faire dire ? Ces discours "dans l'air du temps" ne sont pas neutres ; ne sentent-ils pas le recentrage ? » N'était-ce que la suspicion psychologique de tout groupe par rapport à un projet auquel il n'a pas participé ? Ou était-ce une inquiétude théologique, sur les orientations mêmes qui étaient (semblaient ?) proposées ?

Par ailleurs, les accents principaux des exposés paraissaient avoir été entendus : la foi commune, l'acte de foi comme relation, le chemin à parcourir, la place marquée dans le rituel... ces expressions commençaient à faire partie du patrimoine. Mais des questions jaillissaient aussi : si la foi est si commune qu'on nous le dit, quelle est donc l'originalité de la foi chrétienne ? Quel rapport établir entre foi et expérience, éthique et foi ?

Seconde Journée : la médiation sacramentelle

Le plat de consistance de la deuxième journée fut un exposé de L.-M. Chauvet sur « La structuration de la foi dans les célébrations sacramentelles. » Il partit de la conviction fondamentale que toute réalité humaine se nourrit de sa propre manifestation. C'était d'emblée situer la foi dans ses médiations, dont les plus décisives pour la structuration symbolique des croyants sont d'ordre sacramentel. Le rite liturgique vise en effet à faire advenir les énoncés de foi à leur vérité. C'est là un niveau de

compréhension à ne pas confondre avec le degré subjectif de foi des individus, mais à ne pas négliger pour autant.

Les questions qui suivirent l'exposé firent apparaître des étonnements et des clivages. Si dans l'action rituelle, la foi se structure autant qu'on nous le dit, ne faut-il donc plus de préparation aux sacrements ? Une foi préalable est-elle nécessaire ? Et où se situe la conversion baptismale ? Si la majorité des auditeurs semblait bien saisir de quoi il s'agissait, certains approuvaient les perspectives qui leur étaient ouvertes, d'autres semblaient plutôt freiner sur les quatre roues ; beaucoup se découvraient perplexes. Un certain malaise flottait sur l'assemblée.

L'après-midi n'apporta pas beaucoup d'éléments pour le dissiper. Elle comportait quatre interventions destinées à situer les arts parmi les signes extérieurs de la foi. Le Père Fr. Debuyst, du monastère de Clerlande (Ottignies, Belgique) montra quelques-unes des admirables églises bâties par l'architecte allemand E. Steffann, véritables incarnations du « *genius loci* » pascal.

J.-Y. Hameline présenta une communication préparée avec G. Beyron sur « Acte de chant, acte de foi. » Il insista sur l'« *ex auditu* » de la foi et l'ensemble des perceptions sonores dont sont faites les célébrations, et développa les analogies entre les actes de chant et de foi, en lesquels l'entendre est logiquement antérieur au comprendre.

Après quoi, des difficultés d'horaire et d'organisation provoquèrent un certain flottement ; elles firent en sorte que les communications de B. Violle (Paris) sur « L'image dans la théologie et dans l'histoire », et de M. Leprêtre (Le Havre) sur « Gestes et objets du baptême » ne purent produire l'effet escompté dans la dynamique du colloque. En fin d'après-midi, Mgr Feidt présida l'Eucharistie festive. Des membres du CNAS avaient réalisé un gros effort d'aménagement de la salle, à l'aide d'objets dont certains avaient été créés spécialement pour la circonstance. On eut même droit à des « mobiles », et l'on s'en trouva bien ! La célébration eut plus de souffle que celle de la veille où les participants se trouvaient

figés dans les bancs d'une longue chapelle étroite². Chaque fois apparut la difficulté de se tenir en sa place avec aisance, lorsque personne ne joue sur son terrain ! L'équipe de préparation des célébrations n'avait pas ménagé sa peine, concrétisée dans une brochure remise à tous les participants. Lors des eucharisties comme des temps de prière, J. Fr. Duchamp fit chanter les œuvres sélectionnées, récentes pour la plupart, dont certaines de Chr. Villeneuve. A les entendre, on ne put s'empêcher de s'exclamer : « Enfin, de la vraie musique ! »

Le soir, tous étaient conviés au repas festif, fort agréablement arrosé de Coteaux du Lyonnais grâce aux connaissances vinicoles de S. Deyrieux ! Moment capital dans une session, celui de l'échange, de l'assimilation et de la digestion.

Troisième Journée : l'appartenance ecclésiale

L.-M. Rénier et Chr. Teyseyre firent part à l'assemblée des convictions des régions, réunies en groupe de travail la veille, avant l'Eucharistie. Ils en relevèrent particulièrement six :

1. le constat d'un décalage entre les pasteurs et les théoriciens de la pastorale sacramentelle ;
2. la nécessité, si la foi est communication, de tenir davantage compte de l'humain, pour ne pas couper dans la chair vive de l'acte de foi ;
3. la conviction que la foi est histoire, démarche autant que contenu ;
4. si le rite structure la foi, il faut mettre en valeur les signifiants, et tenir compte de l'importance de l'expression non verbale, du chant (« la voix des baptisés

2. Quelqu'un aura-t-il un jour la bonne idée de réfléchir théologiquement et liturgiquement à la question de ces assemblées composées à 90 % de prêtres, avec un président, des prêtres en aube, des prêtres sans aube, et quelques rares laïcs... ?

est une voix sacrée »), des dimensions artistiques et culturelles du rituel, et enfin de l'activité sensorielle ;

5. l'importance de la médiation ecclésiale et communautaire de l'acte de foi ;

6. la nécessité de la formation, et de la connaissance des rituels.

Le message était-il en train de passer ? Mais par ailleurs, toujours dans les couloirs, une insatisfaction s'exprimait : « on ne veut pas regarder la situation telle qu'elle est ; on jette un voile pudique sur les difficultés de la pastorale du baptême des petits enfants ». Le dernier exposé allait-il emporter la conviction ?

J.-P. Leclercq (Lille) posa la question de l'écart supportable entre acte sacramentel et participation effective à la vie ecclésiale ; il se donna comme objectif de cerner le rapport entre ceux qui reçoivent un sacrement et l'Église. Plutôt que d'appartenance, il préféra parler de modes divers de participation à l'Église, et il modifia son titre en ce sens. La relation des individus à l'Église, lors des demandes rituelles, se joue entre quatre éléments : le langage de la foi et ses représentations (Écriture), les rites (Sacraments), l'existence chrétienne (Éthique), et la participation à la communauté ecclésiale. Il conclut par le souhait que s'ouvrent des lieux ecclésiaux où tous puissent vivre ensemble la grâce accueillie.

C'est à ce moment que la partie se joua. H. Denis, avec son humour incisif, présenta un contre-point, et posa trois questions. Il déclara approuver les vues de L.-M. Chauvet, pour autant qu'on ne parle que des sacrements vécus dans la foi ; mais en pratique 80 % des parents dont nous baptisons les petits enfants se trouvent dans l'incapacité effective de les catéchiser. Il approuva tout autant la promotion de la foi commune préconisée par J.-Y. Hameline ; mais il se demanda quel lien elle entretenait avec la foi christique. Enfin, interrogea-t-il, comment être baptisé dans la foi de l'Église sans être baptisé dans une Église particulière, à laquelle il faut donc bien reconnaître le droit à l'existence ?

Cette parole était proposée comme venant « du terrain ». Elle suscita des applaudissements. Était-ce le

basculement du projet de la session, la victoire des praticiens sur les intellectuels, la prédominance de la problématique des années antérieures sur celle qui était proposée ? Ou n'était-ce qu'une manière de mettre en relief les enjeux, et de bien montrer où se trouvait l'abcès à crever ?

Les régions se réunirent encore en carrefours, comme la veille, pour assimiler les données présentées et y réagir. Ce travail prépara le panel du début d'après-midi, où tous les intervenants de la session dialoguèrent entre eux et avec les participants, autour de deux thèmes : la diversité des modes d'ecclésialité, avec notamment la question des célébrations non sacramentelles (« contre le produit unique de l'Église haut-de-gamme »), et l'initiation à la foi et à ses pratiques ecclésiales, débat où le baptême des petits enfants reprit la place centrale.

C'est en pasteur que voulut conclure Mgr Feidt, Président de la Commission épiscopale de liturgie et de pastorale sacramentelle. Il exprima la conviction fondamentale que le ministère des sacrements et de la liturgie est un enjeu vital pour l'Église et pour le salut des hommes. Il demanda qu'on se pose la question de savoir si l'action liturgique de nos assemblées confesse la foi de l'Église, et souhaita qu'on prenne davantage en compte l'ensemble du mouvement qui conduit à cette confession de foi.

Entre les séances de travail, on pouvait admirer les œuvres rassemblées avec amour et compétence par le Comité national d'Art sacré. Outre la grande pièce décorée d'une tapisserie et de plusieurs toiles, deux salles d'exposition avaient été aménagées, offrant des œuvres diverses, surtout des objets de culte. Quel en fut l'impact ? Les participants établirent-ils une relation entre, d'une part, l'exposition et les célébrations qui avaient été pensées en fonction du thème du colloque, d'autre part la structuration de la foi opérée par les actions liturgiques, ce qui s'y voit et ce qui s'y entend ? L'observateur avoue n'avoir entendu aucune réflexion en ce sens. Est-ce un hasard ?

RÉFLEXIONS

1. La 3^e rencontre de Francheville a témoigné de l'importance des célébrations sacramentelles dans la vie de l'Église. Vingt ans après mai 68, on peut en parler plus sereinement, sans plus même devoir se justifier de ne pas faire, dans le même temps, de l'évangélisation. Est-ce dû au fait que les tenants de cette dernière position n'avaient pas fait le déplacement à Francheville ? Une raison plus profonde tient à l'évolution des esprits, depuis vingt ans, et surtout au travail théologique important réalisé à propos de la sacramentalité de l'Église et de la place des sacrements dans la vie de cette Église.

2. La rencontre fut l'occasion de découvertes, ou tout au moins d'approfondissements. A propos du travail rituel, dont certains n'avaient pas encore mesuré toute l'importance. Ou de l'aspect ecclésial des sacrements, qui évite de les considérer seulement comme des choses, fussent-elles gracieuses, données par « l'offre » à la « demande ». On souligna fortement aussi la diversité de l'Église, celle des personnes, des situations et des circonstances, avec l'insistance corrélative sur la souhaitable diversification des célébrations. On ne peut taire ici l'inquiétude exprimée sur les processus de l'Initiation chrétienne et sur ses chances d'avenir dans la société française. Enfin, il faut relever un éveil de la sensibilité à l'analogie entre le mouvement qui fait surgir l'œuvre d'art et celui qui anime l'acte de foi.

3. Le projet des organisateurs s'est heurté à une certaine résistance. Elle s'est exprimée notamment par le constat de décalage entre pasteurs et théologiens, et par le sentiment qu'on voulait faire l'impasse sur les difficultés réelles de la pastorale, notamment celle du baptême des petits enfants. Est-ce dû à l'âge moyen des participants, plus habitués à aborder ces questions à l'aide des catégories de foi et religion, évangélisation et sacrement, et devenus moins disponibles pour une approche

nouvelle ? Ou bien l'analyse de la situation faite par les initiateurs de la session n'était-elle pas correcte ? Dans ses paroles d'ouverture cependant, J.-L. Angué a rapporté que tous les délégués mis au courant des projets de la session avaient confirmé les responsables du CNPL dans l'intérêt de l'approche proposée. Ou bien la résistance d'une partie de l'assemblée ne tient-elle qu'à un manque de pédagogie, et à une maladresse éventuelle de l'un ou l'autre des intervenants ? Sans doute un exposé introductif aurait aidé les participants à entrer dans la problématique, s'il avait présenté clairement l'analyse de la situation pastorale, justifié l'angle d'attaque proposé et énoncé les espérances mises dans le regard neuf posé sur les situations et les difficultés éprouvées.

4. Restent les questions de fond. Et d'abord celle de la foi. Il a été extrêmement important de redécouvrir le mouvement humain de la foi, de manière à l'embrasser dans toute son ampleur, à l'encontre de la foi censément « purifiée » proposée dans l'opposition foi-religion. Mais les observations des participants ont attiré l'attention sur le fait qu'il ne fallait pas négliger le passage à opérer de la foi commune à la foi chrétienne, et situer par là même la discontinuité pascale et la conversion baptismale.

De même, il a été dit que « toute réalité humaine se nourrit de sa manifestation ». La vérité de cette affirmation risque d'être démentie par des faits comme la routine, l'assistance passive et l'ennui, si l'on ne précise pas ses conditions de validité. A s'en priver, le discours théologique pourrait être entendu comme une justification pure et simple de la pratique la moins soucieuse du mouvement de la foi. Ici encore, les critiques des pasteurs stimulent le travail des théologiens.

★

Un événement dans le domaine de la théologie pastorale, ou une rencontre supplémentaire, se demandait-on au seuil de cette chronique ? La difficulté même que

les participants éprouvèrent à entrer dans la démarche proposée suffit à indiquer la nouveauté du propos et la modification de l'approche. L'assemblée fut provoquée à réagir, car on lui donnait à entendre un discours différent de celui auquel elle s'était habituée depuis vingt-cinq ans. La demande des sacrements est toujours là, bien sûr, et la question de la foi reste toujours posée. Mais alors qu'à l'époque du concile on retrouvait l'idée de catéchuménat et qu'on instaurait une préparation aux sacrements pour tenter de réveiller la foi (préalable) de ceux qui demandaient baptême ou mariage, il a été proposé à Francheville de porter le regard sur la célébration comme telle et l'acte de foi (commune et chrétienne) qui se produit dans sa réalisation même.

Les questions posées et le débat auquel elles ont donné lieu permirent de mieux apercevoir les enjeux. S'agit-il de modifier le tir, comme si on s'était trompé de direction, et de « recentrer » les efforts, selon l'air du temps ? Est-on convié à brûler ce qu'on a hier adoré ? Ou s'agit-il, beaucoup plus positivement, d'évaluer les efforts réalisés et d'en tirer les leçons ? Le regard porté sur la pastorale sacramentelle depuis un quart de siècle permet d'en apprécier et l'inspiration évangélisatrice et la fécondité chrétienne. Mais ne fait-il pas aussi percevoir ses limites ? Elles tiennent sans doute moins à l'idée de préparer aux sacrements qu'à la mise en œuvre la plus habituelle, qui méconnaît ce qu'effectue la célébration elle-même. Il ne faudrait pas oublier, de surcroît, que les efforts consentis depuis le concile ont modifié, en partie du moins, les conditions de la demande de sacrements, et que les demandeurs appartiennent aujourd'hui à une génération toute différente.

Une nouvelle approche de la pastorale sacramentelle ? Oui. Ou plus précisément, un élargissement du champ de vision, qui exige une prise en considération d'aspects négligés ces dernières années et pousse à une rectification des visées pastorales dans la mesure même où on embrasse un champ plus vaste.

Enfin, Francheville 3 a-t-il été une réussite ou un échec ? Ce langage journalistique est-il pertinent pour

qualifier trois jours de travail de deux cents responsables pastoraux ? On a donné plus d'ampleur à la question de la demande des sacrements ; des observations ont été faites ; des hommes et des femmes ont réfléchi, se sont écoutés et enrichis, témoignant de leurs préoccupations évangéliques et pastorales. Là gît l'essentiel. L'avenir dira quels fruits produira ce travail printanier.

Paul DE CLERCK